

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 48 (1903)
Heft: 3

Artikel: Coup d'œil sur la guerre sud-africaine
Autor: Favre, Camille
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338049>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLVIII^e Année.

N^o 3.

Mars 1903.

COUP D'ŒIL

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE

On peut se demander s'il n'est pas trop tôt pour envisager les conséquences de la guerre sud-africaine. D'une part, en effet, les circonstances très particulières et nouvelles de la lutte engagée dans ces vastes régions à moitié sauvages, de l'autre, l'absence de détails tactiques abondants et certains, opposent de grandes difficultés à une étude de ce genre, et l'on n'arrivera que peu à peu à être fixé sur la portée exacte des faits.

Cependant, on a déjà commencé à tirer des conclusions de ces expériences et, si une certaine réserve s'impose, on peut dire que les grandes lignes se dessinent avec une clarté suffisante. Pour en avoir un aperçu, il faut, en premier lieu, chercher à distinguer, pour autant que cela est possible, ce qui dans la guerre sud-africaine est particulier à cette campagne de ce qui est d'une application générale.

Il est bon cependant de remarquer que tout ce qui paraît inusité ou exotique ne saurait être rejeté pour le seul motif que cela heurte les idées reçues. En outre, les guerres coloniales ont pris, à la fin du XIX^e siècle, une si grande importance que même ceux de leurs résultats qui sont inapplicables en Europe conservent une valeur pratique à ce point de vue spécial.

Cela dit, la guerre sud-africaine offre deux caractéristiques principales. En premier lieu, l'étendue du théâtre de la guerre et son éloignement des centres de mobilisation et de ravitaillement anglais, ainsi que des bases d'opération. Ce sont ces conditions, en quelque sorte géographiques qui impriment à cette campagne un cachet particulier s'écartant du type habituel des luttes entre peuples civilisés.

En second lieu, elle offre un intérêt universel au point de vue tactique, comme présentant les premières expériences décisives de l'effet du feu des armes portatives de petit calibre, depuis leur dernière réduction. Si donc cette guerre n'a pas fait surgir une tactique positivement nouvelle, les deux points de vue indiqués suffisent à lui assurer une place très importante dans l'histoire militaire moderne.

I. Quelques particularités de la guerre.

CONCENTRATION ET TRANSPORTS.

En ce qui concerne le premier point, c'est-à-dire les particularités propres à cette guerre, il nous paraît nécessaire de relever quelques faits présentant un intérêt spécial.

Le conflit boer a surpris l'armée anglaise dans un état de préparation tout à fait insuffisant. Au 1^{er} août 1899, ses forces dans l'Afrique du sud se montaient à un total de 9662 hommes seulement¹. De cette date au 11 octobre, jour de la déclaration de guerre, 6363 hommes furent expédiés d'Angleterre et 5644 des Indes, la plupart au Natal, faisant un total général de 21 629 hommes². Par des renforcements lents et successifs, cette armée a été portée peu à peu à un chiffre très supérieur, si bien qu'au 1^{er} décembre 1900, 267 311 hommes avaient été envoyés sur le théâtre de la guerre. Le total des présents sous les armes, à cette même date, se trouvait réduit à 210 293³ soit par les pertes soit par le départ d'un certain nombre de corps et de soldats⁴.

¹ Cavalerie 1127, artillerie 1035, infanterie (montée et à pied) 6428, divers 1033. — *Return of military forces 1899-1900. Papiers parlementaires*, Cd 421.

² Une partie de ces troupes n'arriva à destination qu'après le 11 octobre.

³ Le plus haut effectif, atteint vers le milieu de 1900, a dû rester sensiblement au-dessous de 250 000 hommes. En effet, au 1^{er} août, le total des hommes envoyés sur le front était de 254 749, pertes non déduites.

⁴ Ce dernier item, en dehors des pertes, paraît se monter à 10 597 hommes ayant quitté le théâtre de la guerre.

Au début, la mauvaise organisation de l'armée boère et son absence d'offensive ont permis aux troupes anglaises de maintenir leurs positions, malgré une infériorité numérique jusqu'ici insuffisamment remarquée¹ et malgré l'éloignement des centres de mobilisation. Grâce à ces circonstances, aucun des échecs subis n'a eu une portée décisive.

Les Anglais, surpris par la résistance des Boers, ont pu se renforcer peu à peu et mobiliser à loisir soit leurs réguliers, soit des corps de milices en partie de formation nouvelle. Ils ont ainsi, au bout de quelques mois, acquis à leur tour une grande supériorité numérique sur leurs adversaires et la possibilité d'occuper les points importants d'une vaste contrée.

C'était là un immense avantage pour une armée arrêtée dans son offensive au début des hostilités et qui mobilisait avec peine. Mais il avait pour contre-partie, comme nous l'avons vu, les difficultés résultant de l'étendue du théâtre de la guerre et de son éloignement des centres de mobilisation, situés non seulement en Angleterre, mais aussi dans les Colonies.

Les troupes non recrutées sur place, une fois formées et mobilisées, devaient être transportées au Cap (ou au Natal) par mer, avec leurs chevaux, leurs voitures et leurs munitions, soit à 6000 milles de l'Angleterre. A partir du Cap, principale base d'opérations, on comptait jusqu'à Pretoria près de 1000 milles de chemins de fer à voie étroite dont la ligne et le matériel n'étaient pas faits pour des transports considérables. Une fois les corps arrivés dans l'intérieur, on a dû entreprendre, sur les mêmes parcours, leur ravitaillement et tenir leurs effectifs au complet pendant deux ans et demi.

Il fallait enfin soigner, en Afrique, de nombreux malades et blessés et évacuer, vers la mère-patrie, des contingents considérables d'invalides.

¹ Peut-être ne saura-t-on jamais exactement quels étaient les effectifs boers. Toutefois, dans la première partie de la guerre, il est hors de doute qu'ils devaient dépasser 50000 hommes qui, il est vrai, n'étaient pas toujours tous présents sur le terrain. Il suffira de rappeler qu'à la paix, 20 000 Boers portaient encore les armes. Ceux des prisonniers qui ont été envoyés hors d'Afrique étaient, au dire de Lord Stanley, au nombre de 22 600 (Chambre des Communes, 30 oct. 1902), tandis que, d'après M. Brodrick (Chambre des Communes, nov. 1902), le nombre total des prisonniers, en y comprenant les rebelles et ceux qui se sont soumis volontairement, était de 40 000. Or, dans ces chiffres ne sont compris ni les pertes ni les départs, assez nombreux parmi les étrangers surtout.

LES CHEVAUX

Des nécessités géographiques ont, durant la campagne, toujours contraint les Anglais à agir d'après les usages du pays et à se plier aux procédés de leurs adversaires. C'est ainsi que, pour parer à leur infériorité de marche et augmenter leur mobilité vis-à-vis d'ennemis tous à cheval, ils ont dû former, en Angleterre et dans les colonies, de nombreux corps d'infanterie montée, qui ont pris une importance plus grande à mesure que la guerre se transformait en guerre de guérillas.

Au 1^{er} décembre 1900, la Yeomanry et les corps coloniaux montés présentaient un effectif de 41 000 présents¹, non compris la cavalerie régulière (11 600) et les bataillons d'infanterie régulière montée, ce qui laisse supposer un total d'environ 60 000 hommes à cheval². Dans cette immense masse, les fatigues de la guerre ont causé une consommation extraordinaire de chevaux, sans que cette dépense soit arrivée à compenser entièrement l'infériorité de ce matériel par rapport à celui des Boers.

En effet, les bêtes transportées en Afrique de toutes les parties du monde, n'étaient pas acclimatées. A leur arrivée et lorsqu'il leur aurait fallu quelques mois pour se refaire, elles devaient aussitôt, lourdement chargées, marcher contre un ennemi monté sur des animaux du pays possédant une endurance supérieure. De là, une mortalité effroyable et un effectif toujours surmené. A la fin des hostilités seulement, le gouvernement a réussi à avoir en Afrique un excédent de chevaux³.

LES TRAINS

En dehors des chevaux des combattants, il faut aussi envisager les trains dont l'emploi a été un des côtés les plus difficiles et les plus intéressants de la guerre.

Comme on le sait, tout le matériel anglais et les subsistances devaient être tirés du dehors, tout jusqu'au fourrage⁴. Le

¹ Soit 8000 Yeomen et 33 000 Coloniaux.

² Non compris l'artillerie. Cet effectif a été plus considérable encore au cours de l'année 1900.

³ En tout, 216 863 chevaux et 94 030 mulets ont été livrés. De mars, à septembre 1901, il y eut un déficit de 18 000 bêtes et, à la fin de la guerre, un excédent de 16 000.

⁴ En hiver, le pays ne fournit pas de fourrage. En été, lorsque l'herbe n'est pas détruite par les incendies, elle est souvent dangereuse pour les bêtes non acclimatées.

pays, mal peuplé et peu à peu entièrement ravagé, ne fournissait guère que de la viande. Une fois les approvisionnements amenés par les voies ferrées, dans les magasins de l'intérieur, il fallait pouvoir disposer de transports sur roues, à la mode du pays. Ces voitures circulaient des magasins à des corps de troupes qui, sans cesse en mouvement, suivaient en outre des itinéraires mal définis et sujets à changements subits. Au début, les Anglais n'avaient pu organiser les immenses convois habituels en Afrique qui comportent, pour un seul wagon, des attelages de 8 à 12 paires de bêtes. De là, l'impossibilité, pour leurs corps de troupes, de s'éloigner du chemin de fer et, par suite, de pratiquer des mouvements tournants. Plus tard, au début de 1900, sur la Tugela ou dans l'Orange, on pouvait encore mouvoir, sans trop de risques, les trains récemment organisés. En effet, le front assez étendu de l'armée couvrait plus ou moins les lignes d'opération, d'une façon analogue à ce qui se passe en Europe¹. Mais, dès la fin de cette année, grâce à la guerre de guérillas, il n'existait plus ni front ni ligne d'opération bien définie. Les Anglais occupaient, il est vrai, tout le pays et ils avaient, sur les voies ferrées, des points d'appui suffisamment solides, malgré les nombreuses interruptions de trafic causées par les attaques des Boers. Mais, entre ces points, l'ennemi était répandu partout en petits détachements, prêt à saisir une occasion. Soit donc qu'un corps de troupe se fit accompagner par ses voitures, soit qu'il se fit envoyer un convoi en un point fixé d'avance, la protection de ces trains devenait difficile. Les Boers, très supérieurs en mobilité et en connaissance du terrain, épiaient ces convois et, forcément, il se présentait toujours un moment critique où l'on pouvait attaquer avec avantage.

On a fait beaucoup de bruit de la prise d'un certain nombre de ces corps au cours de la campagne; mais, si l'on examine un peu les faits, on arrive à la conviction que, dans les circonstances données, la protection efficace des trains était une pure impossibilité. Le développement des attelages, causé par les mauvais chemins, le grand nombre des voitures, nécessité par l'existence nomade de troupes, en rase campagne et dans un pays désert, donnaient à ces convois une longueur

¹ Cependant, déjà lors de l'entrée en ligne de lord Roberts, des trains furent capturés par De Wet, près du Riet et sur les derrières de l'armée, causant ainsi un déficit sérieux dans l'approvisionnement.

tout à fait hors de proportion avec la force numérique et combattante du petit corps qui les utilisait. C'est là ce qu'on peut entrevoir si l'on prend la peine d'étudier, par exemple, la surprise de la colonne de lord Methuen à Tweebosch ¹.

Toutefois, les Anglais trouvèrent divers remèdes à la situation. A l'exemple des Boers, dans plusieurs des dernières opérations, ils supprimèrent entièrement les trains, sauf les voitures de guerre, expédient qui ne permettait pas d'emporter plus de trois jours de vivres. Plus anciennement déjà, dans l'est du Transvaal, le colonel Benson et, après lui, le général Bruce Hamilton et son collaborateur le colonel Wools Sampson ² en faisaient ravitailler leurs colonnes par un convoi léger qui, lui-même, puisait ses vivres auprès d'un convoi lourd resté plus en arrière, à un point fixe. En dernier lieu, ce qui a surtout facilité la marche de ces trains, c'est l'établissement de lignes fortifiées divisant le pays en secteurs plus ou moins fermés. Sécurité des voies ferrées, les lignes de blockhouses, en s'étendant à distance des rails, au travers du pays, ont aussi joué le rôle de lignes d'opérations artificielles. Elles ont permis aux petits détachements et aux convois de voyager plus sûrement des rails aux colonnes mobiles. Aussi, si ces dernières ont été souvent réduites à la demi-ration, elles n'ont jamais été entièrement privées de nourriture.

Naturellement, le système des convois anglais, emprunté à l'Afrique du sud, a été pratiqué, au début, par les Boers, dans toute son extension. Mais, à mesure que l'occupation anglaise progressait, errant dans le pays et perdant peu à peu tout point d'appui solide, les Boers allaient se trouver fort mal placés sous ce rapport. Malgré la décroissance de leurs effectifs et contrairement à ce qu'on a pu lire tous les jours pendant la guerre, les Africains ont souffert bien davantage que leurs adversaires par la perte de leurs bagages.

Lorsqu'ils décidèrent, en 1900, de changer de tactique et de se borner à des opérations de détail, ils comprirent que leurs immenses trains ne pouvaient se prêter ni à des marches rapides, ni à une guerre de coups de main. Résolus à abandonner entièrement leurs wagons, des ordres furent donnés dans ce sens, ordres plus faciles à formuler qu'à faire exécuter. En

¹ 7 mars 1902. Ce détachement, il est vrai, avait été composé très à la hâte.

² Ce nom est écrit de toutes les façons dans les rapports officiels anglais.

effet, dans un pays ravagé, aucun corps de quelque importance ne peut, à la longue, se passer de convois. Le général De Wet raconte donc, dans son livre, que les wagons reparaissaient toujours, malgré les injonctions les plus sévères. Si, à la fin, il réussit à peu près à les supprimer, cela tenait soit à la diminution graduelle de ses effectifs soit aussi à ce que ses trains furent peu à peu capturés par les Anglais ou vidés par sa propre consommation.

Ainsi, repoussées loin des commandos, ces voitures étaient en partie rentrées dans les fermes, où les explorations systématiques de l'ennemi les découvraient; ou bien elles se dissimulaient en arrière des combattants dans des endroits retirés. Au nord du Transvaal, on les voit stationner dans la région sauvage du bush, où la guerre sévissait avec moins de rigueur. Lorsque Botha s'avance, en septembre 1901, dans la pointe sud-est du Transvaal, les convois, accompagnés de femmes, d'enfants et de vieillards, suivent à distance la petite armée boère. Et, lorsque le même Botha, après son échec d'Itala, regagne en toute hâte le nord, il est forcé d'abandonner, dans sa retraite rapide, ces bagages qui, arrêtés par les blockhouses, cherchent à se dissimuler dans les ravins et les broussailles.

Dans le pays d'Orange, le général De Wet mentionne fréquemment des laagers de femmes, qui ne sont que les débris des anciens convois boers. Ils sont composés, en grande partie, de non-combattants qui n'ont pu rester dans leurs demeures et ont voulu éviter les camps de concentration. Mais l'Orange était, en dernier lieu, trop parcouru par les Anglais et trop coupé de lignes fortifiées pour, qu'à la longue, ils ne tombassent pas entre les mains de l'ennemi. Et, soit par humanité soit pour des raisons de police militaire, il était difficile à ces derniers de les laisser continuer leur vie errante. Peu à peu donc leur personnel vint grossir les camps de concentration.

D'après le général De Wet lui-même, la grande difficulté pour les Boers ne résultait pas des habitants de ces camps, mais bien des populations demeurées encore dans les fermes et les laagers et qui ne pouvaient plus ni se nourrir ni, à plus forte raison, approvisionner les combattants. Les autres étant entretenus par les Anglais, on n'avait plus à s'en occuper. Dans ces circonstances, les combattants boers se

trouvèrent réduits, en dernier lieu, en vivres, vêtements et souvent en munitions, à ce qu'ils prenaient à l'ennemi¹ et les chevaux, qu'ils ont dû souvent faire chercher à de grandes distances, notamment dans la colonie du Cap, commençaient à faire complètement défaut. A la rigueur, comme De Wet le fait entendre, les troupes orangistes auraient pu se transporter dans le sud-ouest du Transvaal où elles auraient encore trouvé aux côtés de Delarey, un champ d'action de quelque étendue, tout en tirant des approvisionnements des colonies anglaises. Toutefois, pour beaucoup, le manque de monture était un obstacle absolu à cette émigration. En outre, il ne pouvait être question de transporter les non-combattants dans cette région, ni de les abandonner dans l'Orange. Et, cependant, on peut voir, par les rapports de lord Kitchener, que le réseau de blockhouses étant devenu suffisamment complet dans ce pays, on n'y laissait plus aucun repos aux troupes de De Wet, leur faisant, à chaque *drive*, de nombreux prisonniers. La situation devenant intenable, De Wet fut donc forcé, en dernier lieu, de se réfugier près de Delarey avec une partie de ses hommes. Mais, ce dernier étant pourchassé à son tour par les Anglais, la résistance ne pouvait plus guère durer.

Du plus au moins, il en était de même dans le Transvaal du côté de Botha. La question des trains et des approvisionnements joua donc un rôle capital dans les délibérations des délégués boers à Vereeniging. Concurremment avec la gêne apportée aux opérations tactiques par les blockhouses, elle a été une des causes principales de la conclusion de la paix.

II. Le point de vue tactique.

Nous arrivons maintenant au second point de vue, signalé au début de cette étude, qui éveille en ce moment l'attention de tous les spécialistes. Il s'agit des enseignements à tirer de la guerre sud-africaine en matière tactique et, tout spécialement, en ce qui concerne les effets du feu de l'infanterie.

Cependant, avant d'entrer dans le vif du sujet, on voudra bien nous permettre ici quelques réflexions préliminaires

¹ Ils avaient cependant encore quelques cachettes. Ainsi, la grotte, où De Wet gardait ses approvisionnements, près Rondebosch (ferme du général Wessels), découverte le 4 mars 1902 par la colonne Rimington. — De Wet, p. 365 et suiv.

sur la nature de ces feux et sur les pertes qui en ont été les conséquences.

LE TIR EN AFRIQUE.

En premier lieu, la portée et la précision de ces feux peuvent-elles être considérées comme normales, ou nous trouvons-nous en présence d'un rendement extraordinaire qui modifie les conclusions que l'on en peut tirer ?

On a beaucoup parlé de l'habileté des tireurs boers et il s'est créé à ce propos une légende qui paraît exagérée. D'autre part, on a affirmé parfois que les Anglais étaient très inférieurs dans cet art. Ainsi, d'un côté, on aurait eu un défenseur tirant très loin et très juste et, de l'autre, un assaillant qui, forcé de s'avancer en général à découvert, ne pouvait répondre au feu que d'une façon tout à fait insuffisante.

Si l'on se reporte au commencement de la guerre sud-africaine, il est assez naturel qu'une pareille opinion ait trouvé crédit. A ce moment, les Anglais, confiants dans la force morale et l'élan de leur infanterie, s'épuisaient en des attaques frontales trop serrées et insuffisamment soutenues par le feu. Rien d'étonnant dès lors à ce que l'on ait vu dans les succès partiels de l'assaillant le résultat d'une grande supériorité de tir, tandis qu'il fallait y voir surtout l'effet naturel d'armes à longue portée tirant sur des buts trop visibles, sans qu'aucune fumée vint révéler la position du défenseur.

En ce qui concerne les Anglais d'abord, leur goût inné et séculaire pour le tir et leurs succès dans tous les sports de ce genre, démentent dès l'abord leur prétendue incapacité. Si l'on parcourt les résultats journaliers des tirs des corps de volontaires, on est frappé de la grande proportion d'hommes qui obtiennent la qualification de bons tireurs (*marksmen*) et du zèle que ces troupes montrent pour cet exercice. Dans les rangs de l'armée elle-même, il y a des corps qui passent pour tirer remarquablement bien. Dernièrement a eu lieu en Chine, à Shan-hai-Kwan, un concours de tir entre les troupes des divers corps d'occupation, dont les soldats anglais sont sortis vainqueurs¹. De même, depuis la fin de la guerre, de grands concours ont été organisés en Afrique entre Boers et

¹ Les 18 et 19 août 1902. Les Anglais obtinrent 84,6 points sur 120 points possibles ; les Allemands eurent 79,2 points ; les Français 73,2 ; les Japonais 70,9 ; les Russes 66,9 et les Italiens 46,8.

Anglais aux distances de 200, 500 et 600 yards, et les Anglais ont facilement vaincu leurs anciens adversaires.

Ce qui est vrai, et ce que plusieurs autorités ont constaté, c'est que, dans les corps anglais, il y a des hommes recrutés dans les villes qui, de naissance ou faute d'exercice, ont la vue courte. Il s'est trouvé aussi, dans les nouvelles levées de milices faites à la hâte en Angleterre, bon nombre de recrues qui n'avaient pas l'habitude du tir. Enfin, les Anglais, quelque peu étonnés au début par la tactique des Boers, ont aussi eu à faire en Afrique un apprentissage dans l'art d'estimer les distances, et cela grâce aux conditions climatériques qui se présentent, comme on sait, tout autrement là-bas que chez nous. Mais une fois habitués au pays par une longue guerre, il résulte de nombreux témoignages que, sauf sur un point, ils ne se sont pas montrés trop inférieurs à leurs adversaires.

En ce qui concerne les Boers, on peut citer l'opinion d'un officier allemand très compétent qui, ayant fait campagne avec eux, assure que leur tir ne dépasse en aucune façon celui de la moyenne des troupes allemandes¹. Il faut remarquer, en effet, que la réputation des Boers comme bons tireurs date de la génération du Président Krüger et de ses devanciers, et que l'état de civilisation du pays s'est, depuis lors, beaucoup modifié.

Il est cependant un point à l'actif des tireurs boers, c'est leur habileté à estimer les distances aux grandes portées, même au delà de 1500 m., fait qui est unanimement constaté du côté anglais. Cette faculté résulte évidemment d'une acuité visuelle supérieure aidée par une connaissance approfondie du pays. Mais cette supériorité de vue n'entraîne pas nécessairement la supériorité du tir, et les Anglais ont parfois remarqué que le feu de leurs adversaires devenait relativement moins remarquable aux petites distances et à mesure que l'action se rapprochait.

Ajoutons aussi que l'observation du tir, soit à l'œil nu soit avec l'aide de la lorgnette, est beaucoup facilitée en Afrique, non seulement par la transparence de l'air, mais aussi par la nature du sol. S'il est très difficile, comme le constatent les témoins oculaires, de se rendre compte à distance des pertes

¹ *Militär-Wochenblatt*, 1901, Beiheft 8.; *Militärische Betrachtungen über den Krieg in Süd-Afrika*.

ennemies¹, il est généralement aisé d'observer le point de chute des balles qui, dans un sol généralement sec et souvent pulvérulent, produisent un léger nuage de poussière. Ce dernier avantage était du reste à la portée des deux adversaires, et les Anglais ne se sont pas fait faute d'en user aussi bien que les Boers.

On doit donc conclure de ce que nous venons de dire que l'on peut accepter comme normaux les résultats du feu en Afrique, au point de vue de la précision. Pour la portée utile des feux d'infanterie, on peut et doit faire des réserves sur le feu aux grandes distances, les circonstances africaines ayant parfois permis à l'infanterie de tirer au delà de 2000 m.

LES PERTES.

Les pertes subies au feu par les Anglais, les seules à peu près connues, offrent des particularités curieuses que nous devons signaler.

Ce qui frappe au premier abord, c'est qu'elles ne sont pas aussi grandes qu'on pourrait le croire. En effet, ayant envoyé à l'armée d'Afrique environ 400 000 hommes² pendant toute la durée de la campagne, l'Angleterre a eu pendant assez longtemps 200 à 250 000 hommes sous les armes. Or, pendant toute la durée de la guerre, qui a dépassé deux ans et demi³, le total des pertes au feu, en tués et blessés, a été d'environ 29 000 hommes⁴, soit 7,25 % sur un effectif total de 400 000.

¹ Cette difficulté résulte surtout de la position couchée des tirailleurs qui ne permet pas de distinguer un homme touché d'un homme qui s'est caché pour tirer.

² Discours de lord Roberts (*Times* du 3 novembre 1902).

³ Du 11 octobre 1899, au 31 mai 1902.

⁴ Ce chiffre est tiré de la liste officielle des pertes au 1^{er} mai 1902, celle du 1^{er} juin nous faisant défaut. Les pertes au 1^{er} mai se montent à 2355 officiers et 26 187 soldats et sous-officiers (total 28 542).

Ne sont pas compris : prisonniers relâchés, 378 et 8951 ; morts en captivité, 5 et 97 ; disparus, 1 et 131. Les pertes en avril ayant été de 615 hommes et les opérations ayant pratiquement cessé avant le 15 mai, on arrive ainsi à un chiffre total approximatif de 29 000 hommes tués ou blessés pour toute la campagne. Accessoirement, on peut remarquer que sur 1839 et 20 876 blessés, 181 et 1815 seulement sont morts de leurs blessures.

D'après le discours de lord Roberts cité plus haut, les pertes par maladie ont été les suivantes : 14 250 morts (y compris 500 morts des suites) et 66 000, environ, rapatriés comme invalides. De ces 66 000, 58 287 sont rentrés au service et 5879 seulement ont dû être libérés. 959 restaient encore en traitement à la fin d'octobre 1902.

Le nombre des malades a donc été presque trois fois supérieur à celui des tués et blessés. Il représente cependant une proportion dix fois moins forte que dans la guerre de Crimée. On remarquera aussi le grand nombre d'invalides guéris.

Les pertes de l'armée allemande en 1870-71, en tués, blessés et disparus, s'élèvent, en chiffres ronds, à 430 000 hommes¹, pour un chiffre total d'environ 1 150 000² ayant passé la frontière durant la guerre. Ceci comporte une perte de 11,30%, sensiblement supérieure à celle de l'armée anglaise. Il faut donc constater que, dans une guerre qui semble devoir démontrer la toute puissance d'un feu difficile à braver à découvert, les pertes sont en somme peu considérables. Mais peut-être est-il possible d'expliquer, dans une certaine mesure, ce fait au premier abord surprenant.

Bien que l'on se soit battu journellement et partout pendant toute la durée de la guerre, ces nombreuses rencontres ont été généralement peu importantes relativement à l'effectif des forces anglaises présentes en Afrique. Aussi une partie des corps ont-ils été rarement ou partiellement au feu, occupés qu'ils étaient à la garde des immenses communications de l'armée. En dernier lieu, le nombre des troupes éloignées de l'action a été beaucoup augmenté par la création des lignes de blockhouses, qui ont immobilisé des effectifs toujours plus considérables.

De même des rencontres importantes au point de vue des effectifs en présence n'ont eu lieu que durant une période assez courte de la guerre, soit une année à peine. Dans la seconde partie de la campagne, qui est la plus longue, la guerre de guérillas pratiquée par les Boers a réduit les effectifs en action à des proportions insignifiantes, en comparaison des effectifs totaux des forces en campagne.

Mentionnons cependant incidemment, à propos des derniers combats, que la faiblesse des effectifs n'a pas empêché beaucoup d'entre eux d'être relativement plus sanglants que les principales batailles. Ainsi, dans l'attaque du fort d'Itala (25-26 septembre 1901), les Anglais perdirent le quart de leur effectif, et les Boers, pour autant qu'on peut le savoir, environ le cinquième. A Bakenlaagte (30 octobre 1901), sur un petit effectif, la colonne Benson perdit 231 tués et blessés, le poids du combat ayant porté presque en entier sur une arrière-garde composée de 500 à 600 hommes tout au plus³.

¹ Soit, exactement, 129 675 hommes.

² Soit, exactement, 1 146 355 hommes.

³ Soit : 1 compagnie d'infanterie, 2 compagnies montées, 2 escadrons du Scottish-Horse et quelques artilleurs.

On pourrait multiplier les exemples analogues, mais, hâtons-nous de le dire, le pour cent élevé de ces pertes s'explique de lui-même. En effet, les rencontres les plus meurtrières durant la guerre de guérillas ont presque toujours eu lieu lorsque les Anglais ont été surpris dans des conditions d'infériorité manifeste, sans pouvoir se mettre à couvert. On s'explique donc l'acharnement du combat en pareil cas, ainsi que des pertes que l'on peut qualifier d'exceptionnelles. Mais ces chiffres, grâce au petit nombre des combattants, n'ont pu avoir d'influence appréciable sur les pertes totales, qui restent faibles.

Si maintenant, laissant de côté les pertes totales, on envisage, pour autant qu'on peut le faire exactement, quelques-unes des pertes des Anglais dans les principaux combats du début de la guerre, on trouve, d'après le colonel de Lindenau¹, les résultats suivants : A Magersfontein (11 décembre 1899), les troupes anglaises estimées à 12 000 hommes², auraient perdu 895 hommes, soit le 7,4 %³. D'autre part, les régiments les plus éprouvés, c'est-à-dire le Black-Watch et les Seaforth Highlanders auraient perdu, le premier 282 hommes, le second 187, soit respectivement 35,2 et 23,4 %. A titre de comparaison, l'auteur cité rappelle que l'infanterie du corps de la Garde prussienne, dans sa totalité, a perdu, le 18 août 1870, à St-Privat, 30 % de son effectif, c'est-à-dire une proportion analogue à celles des Highlanders, tandis que les tirailleurs de la Garde ont perdu plus de la moitié de leur effectif. Il en a été de même à Mars-la-Tour⁴.

A Colenso, le 15 décembre 1899, les Anglais auraient perdu 899 hommes sur 15 600⁵, soit 5,8 %, les pertes les plus fortes étant de 23,9 % pour le Royal Dublin Fusiliers, 16,1 % pour les Connaught Rangers et 13 % pour les Inniskilling Fusiliers.

¹ *Was lehrt uns der Burenkrieg für unseren Infanterieangriff?* Vortrag von Oberstleutenant von Lindenau. Mittler, Berlin 1902. — L'auteur a utilisé dans cette brochure des renseignements du major de Luttwitz, attaché militaire allemand auprès de l'armée anglaise.

² 13 bataillons, 6 escadrons, 5 batteries et 1 canon de marine.

³ Les pertes des Boers, qui étaient en position, auraient été de 219 sur 6000 hommes, soit 3,6 %.

⁴ Rappelons que ces pertes élevées ont entraîné un changement immédiat dans la tactique de l'armée allemande.

⁵ 16 1/2 bataillons, 11 escadrons, 5 batteries, 14 canons de marine. — Les Boers n'auraient perdu que 51 hommes sur 2 à 3000.

Toujours, d'après le même auteur, à Spionkop (19-24 janvier 1900), sur un effectif de 20 000 hommes environ ¹, les Anglais ont perdu 1437 hommes, soit 7,2 %, les plus fortes pertes étant de 17 et 17,2 % pour les régiments Royal Lancaster et Lancashire Fusiliers.

Pourquoi dans ces combats, qui sont parmi les plus importants du début de la guerre, le pour cent des pertes éprouvées sous un feu violent et dans des terrains souvent découverts, reste-t-il faible absolument parlant ²?

On a beaucoup reproché à l'armée anglaise ses errements tactiques lors de son entrée en campagne. Bien qu'elle ait eu à faire à des difficultés considérables et à des circonstances nouvelles à tous les points de vue, il est en effet certain qu'elle n'a pas trouvé, du premier coup, les procédés appropriés à cet état de choses. Elle n'a pas su résoudre dès l'abord, le problème de s'éclairer. Grâce à une éducation insuffisante des sous-ordres, elle n'a pas, dès le début, assez profité du terrain. Incertaine, grâce à la poudre sans fumée, sur le but invisible de son feu, ses attaques ont été souvent insuffisamment préparées, soit par l'artillerie, soit par l'infanterie. Elle a enfin montré parfois peu d'habileté dans l'art de disposer des troupes et de modifier les dispositions primitives d'après les péripéties de la lutte.

De même les circonstances topographiques, l'absence de trains organisés et la mobilité d'un ennemi se transportant à cheval d'un point du champ de bataille à un autre, ont empêché, au début, les mouvements tournants et nécessité des attaques frontales défavorables. Tout cela devait être appris sous la pression de la nécessité et il est probable qu'une meilleure préparation en temps de paix eût épargné une partie, mais une partie seulement, de ces dures expériences. En effet, toutes fautes mises à part, les témoins oculaires nous

¹ Soit : 20 1/2 bataillons, 14 escadrons, 9 batteries et 8 canons de marine. Les Boers auraient perdu, sur 4000 hommes, 7,5 %, soit 300 hommes. Il semble peu vraisemblable cependant qu'ils aient eu un pour cent de perte plus élevé que celui des Anglais. En effet, l'effectif boer devait être beaucoup plus considérable que celui qui est indiqué ici.

² Si l'on compare les pertes de ces divers combats avec le chiffre total moyen des pertes anglaises (7,25 %), on remarque aussi avec étonnement que les premiers chiffres sont ou inférieurs ou tout au plus égaux à ce dernier. On s'attendrait, en effet, à ce que le pour cent des pertes de tel ou tel combat dépassât de beaucoup celui d'une moyenne prise sur l'effectif total de l'armée.

dépeignent les procédés tactiques de l'armée anglaise comme semblables en gros à ceux qui sont en honneur dans les armées européennes.

Ce serait donc une erreur de croire que l'armée anglaise n'a pas pris, dès l'origine, certaines précautions contre le feu de l'ennemi et qu'elle ait ignoré sa puissance. La malheureuse attaque de Colenso (15 décembre 1899) a déjà eu lieu en ordre, en partie très ouvert ¹.

De même au sujet de Belmont (23 novembre 1899), le premier combat livré par lord Methuen, ce dernier général, qui a été particulièrement taxé d'imprudence, écrit ce qui suit dans son rapport du 26 novembre : « Nos pertes ne sont pas plus grandes que ce que l'on devait attendre. Conserver l'ordre dispersé en couvrant un front énorme, atteindre les positions de l'ennemi au point du jour vous garantit en premier lieu du feu sur le flanc et, en second lieu, des grandes pertes dans la plaine. Il n'est pas question de prendre l'ennemi en flanc, car à cheval, il modifie son front en un quart d'heure ². »

Lord Methuen s'est donc préoccupé, dès le début, de se couvrir du feu ennemi et, en effet, les pertes ne paraissent avoir été très considérables ni à Belmont, ni à Enslin (Graspan). A Modder River, (28 nov. 1899), où la situation était très difficile, elles sont un peu plus fortes, malgré la précaution prise de faire coucher les troupes. Elles restent cependant, comme il est rationnel, inférieures à celles de Magersfontein ³.

Cependant, ces premières mesures tactiques ne se sont pas montrées suffisantes dans la pratique et il a fallu les étendre encore. A ce dernier point de vue, le combat de Paardeberg (ou Kodoesrand) du 18 février 1900, où les Anglais ont attaqué à

¹ Voir Winston Churchill, *London to Ladysmith*, et Lindenau déjà cité. En effet, si une des brigades de première ligne (Hart) marchait en colonne et sans précaution, la brigade Hildyard était très bien déployée.

² Et il ajoute à propos de l'artillerie : « Les shrapnels ne tuent pas les hommes dans ces kopjes, mais les effrayent seulement. »

³ A Belmont, les pertes étant de 298 hommes, ne doivent pas avoir atteint 4‰, pour deux brigades avec armes spéciales, soit en gros 8000 hommes au plus.

A Enslin, pour le même effectif, les pertes, étant de 185 hommes, auraient été de moins de 2 1/2 ‰. Si on ne compte que la seule brigade réellement engagée, elles seraient du double, soit 4,6 ‰.

A Modder River, pour les deux mêmes brigades, les pertes seraient de 6,25 ‰, tandis qu'à Magersfontein nous avons vu, par le fait exceptionnel du désastre des Highlanders, les pertes monter à 7,4 ‰.

découvert le camp de Cronjé, est caractéristique. Nous donnerons quelques détails à ce sujet ¹.

Lors de l'entrée en ligne de l'armée de lord Roberts, de nouvelles prescriptions avaient été émises par le commandant en chef. Aussi l'ordre le plus dispersé est-il mis en usage. C'est ainsi qu'on voit au centre de la ligne, les Highlanders (III^e brigade) se déployer contre le camp des Boers, placé au bord de la rivière et distant de plus de deux kilomètres, formés en une seule file indienne marchant à l'est et par le flanc. La tête une fois arrivée à la droite du front à occuper, la colonne se met en ligne par un à gauche, les tirailleurs étant à quatre pas d'intervalle. Derrière cette ligne, à la mode boère, presque aucun soutien, sauf deux compagnies vers l'aile tournante (gauche). En outre, l'attaque était fortement soutenue par une artillerie supérieure, placée à petite portée. Enfin, les Anglais avaient l'avantage considérable d'un feu concentrique et enveloppant, couvrant le camp ennemi et les 4500 Boers de Cronjé.

Mais le terrain est découvert et l'ennemi retranché, et l'attaque échoue, avec des pertes considérables sur certains points. Et lord Kitchener, qui commandait ce jour-là, dit à l'attaché américain, le capitaine Slocum : « Si j'avais su, hier 18, ce que je sais aujourd'hui, je n'aurais pas attaqué les Boers dans la vallée ; cela est en effet impossible contre le fusil moderne. » Cependant, dans l'armée anglaise, on n'ignorait pas, non plus que dans les autres armées européennes, qu'il était dangereux d'attaquer un ennemi à découvert, même avec des forces supérieures. C'est chose inscrite dans tous les règlements. Mais, ce que lord Kitchener a sans doute voulu dire, c'est que lui et l'armée anglaise n'avaient jamais cru sérieusement, jusqu'alors, à la grandeur de ce danger et qu'il s'était imaginé, comme beaucoup d'autres, qu'avec certaines précautions et de bonnes troupes, on pourrait le braver.

Dans l'article du *Militär-Wochenblatt*, l'auteur déjà cité remarque, il est vrai, que l'attaque des Anglais avait été in-

¹ V. *Milit.-Wochenblatt*, 13 et 17 décembre 1902; *Die Englische IX^e division, im Gefecht am Paardeberg*. — Les effectifs des IX^e et VI^e divisions engagées le 13 février, soit 14 bataillons, se montaient à 5200 et 5600 fusils. Les pertes ont été de 56 officiers et 851 hommes, soit environ 8,4 ‰. La IX^e division, bien qu'entrée en ligne tardivement, ayant été la plus exposée, perdit 28 officiers et 492 hommes, soit environ 10 ‰. Certains corps atteignirent 22 ‰. — La perte des Boers fut d'environ 150 hommes, soit 3,3 ‰.

suffisamment préparée par le feu d'infanterie. En outre, les soutiens, nécessaires pour renforcer et pousser la première ligne en avant, auraient fait défaut et l'on ne put disposer, au dernier moment, que d'un demi-bataillon de renfort. Aussi, une grande partie de la ligne n'avança pas au delà de 700 m. Seul, sur la rive nord de la Modder, le 2^e Royal Canadien¹, doublé par le demi-bataillon, put ramper jusqu'à 450 m. et de là attaquer debout. Mais arrivée à 200 m., cette attaque échoua, le seul demi-bataillon de renfort² ayant perdu le 22 % de son effectif dans ce court trajet.

L'auteur de cette étude pense qu'avec de meilleures dispositions, plus de feu, plus d'ensemble et plus de soutiens, on aurait pu réussir mieux. La chose est très possible, quoique cette attaque faite à découvert contre un ennemi bien retranché, se présentât, malgré la supériorité des Anglais, comme une chose difficile. Si anormale que paraisse l'absence de réserves, on peut invoquer, à titre de circonstances atténuantes, la rareté des couverts propres à loger ces réserves soit dans la ligne de feu soit en arrière. Il faut aussi supposer que la ligne presque circulaire des Anglais était destinée à devenir plus dense à mesure que les progrès des troupes auraient rendu le cercle plus petit. Cependant, lorsqu'on attaque sans y être forcé, il faut avoir en mains les moyens nécessaires pour pousser à fond. Mieux eût valu s'abstenir et se borner à assiéger les Boers, comme on l'a fait les jours suivants. C'est bien là, semble-t-il, le sens à donner au propos tenu par lord Kitchener.

Les pertes du 18 février, considérées comme inutiles, produisirent un grand effet, bien qu'elles fussent à peine supérieures à celles des combats précédents. L'attaque ayant échoué malgré des précautions que l'on avait crues suffisantes, on chercha d'autres solutions. Renonçant donc, plus ou moins, à des assauts reconnus comme dangereux, les Anglais ont pu, grâce aux circonstances particulières à cette campagne, adopter dans la suite et sans grand inconvénient, un ordre si étendu qu'on l'a qualifié d'exagéré. Ils sont aussi arrivés fréquemment, sur des terrains plus favorables, à tourner les flancs de l'ennemi, et, d'une façon générale, ils ont accumulé les précautions durant le combat.

¹ Il faisait partie, à l'aile gauche, de la XIX^e brigade.

² II^e Duke of Cornwall.

Non seulement on a augmenté les précautions tactiques dans le rayon du feu, mais on remarque encore que, dans la plupart des actions principales, les réserves n'ont pas donné, ce qui a dû contribuer encore à diminuer les pertes. On a, il est vrai, vivement reproché le fait aux Anglais, et il y a certainement de bonnes raisons de le faire, car, dans plusieurs cas, on peut attribuer ce déficit à de simples erreurs du commandement¹. Il semble cependant qu'en dehors de ces fautes il se dessine, aussi sur ce point, comme une tendance générale résultant des conditions du combat moderne.

C'est la première ligne, et surtout la fraction la mieux placée de celle-ci, qui décide, semble-t-il, du succès, surtout en terrain découvert, tandis que, sur le reste du front, le combat tend à devenir traînant. Si, dans cette première ligne, à la suite de pertes partielles subites et considérables, le groupe offensif échoue, il devient long et difficile, ou même inutile, de le renforcer au moyen de troupes fraîches tirées de la profondeur. Il peut donc arriver que l'assaillant se retire plutôt que d'engager de nouveaux corps dans un secteur où la première ligne est démoralisée, où tous les couverts sont peut-être déjà occupés et où, quel que soit l'effectif de l'assaillant, le feu oppose une barrière infranchissable à tout mouvement en avant un peu rapide. Les témoins oculaires nous représentent en effet les réserves comme ayant peine à rejoindre, à découvert, la ligne de feu, tandis que celle-ci, bien que plus rapprochée de l'ennemi, se maintient relativement mieux dans les abris qu'elle a réussi à s'assurer.

C'est pour tenir compte de ces expériences, et non par suite d'une simple négligence, que l'attaque de Paardeberg s'est faite sans réserves suffisantes. En quête de solutions tactiques, le commandement a cherché ainsi à diminuer les pertes, mais il a du même coup affaibli l'efficacité de son attaque.

Le feu rend donc impossible certaines entreprises que l'on risquait autrefois au prix de sacrifices considérables². Dès qu'il atteint une certaine intensité à découvert, les troupes de l'assaillant sont plus ou moins immobilisées, jusqu'à ce qu'il

¹ Outre Magersfontein, on peut citer particulièrement la bataille de Ladysmith (30 octobre 1899). — *The Times, History of the war in South-Africa*, par L.-S. Amery, 2^e volume. — A Spionkop, c'est la coopération de l'aile gauche qui a fait défaut, les effectifs étant plus que suffisants à Spionkop même.

² Par exemple, l'attaque du mamelon de Solferino, en 1859.

se présente quelque diversion. Une partie de la ligne seulement, favorisée par le terrain et renforcée par les réserves, parvient à se rapprocher et à engager de près le combat de feu décisif et meurtrier. Mais, par suite d'une seule imprudence, cette fraction peut perdre en une minute une grande portion de son effectif. Son attaque échoue alors et cette unité est hors d'état de la reprendre. La perte, qui n'affecte peut-être qu'un régiment ou un bataillon, n'est pas considérable, si on la répartit sur tout le corps engagé. Le reste de la ligne n'a pas beaucoup souffert non plus que les réserves, puisqu'ils n'ont pu avancer et cependant l'attaque est arrêtée parce que le secteur offensif a subi un échec. Les précautions nécessaires pour éviter cet état de choses gênent et amoindrissent partout l'offensive, et les pertes diminuent sur la plus grande partie du front de combat, se concentrant sur des secteurs restreints et des unités peu nombreuses.

La diminution des pertes reste d'ailleurs en accord avec l'histoire. A mesure que l'on s'éloigne du corps à corps primitif et que l'on use d'une tactique plus savante et d'armes plus perfectionnées, la proportion des hommes atteints ne peut que décroître, dans la plupart des rencontres. Et si, exceptionnellement, la perte monte à un taux trop élevé, la science se hâte d'y porter remède, en modifiant la tactique.

(*A suivre.*)

Colonel Camille FAVRE.

